

« Vivre au sens ultime : Devenir un saint de sa propre solitude. »

Cioran

« Non, Jef, t'es pas tout seul. Viens, viens. »

Jacques Brel

Il faudrait parler de la solitude. En parler sans se raconter d'histoires. Au vrai, la solitude est le seul sujet de conversation et d'écriture qui soit. On ne peut ni venir d'ailleurs, ni parvenir ailleurs. On s'y tient toujours, même sans en avoir l'air – peut-être d'autant plus qu'on s'en défend.

Dire des mots, c'est voleter à l'entour de la solitude. Sans la toucher. On peut toucher les parois et le fond d'un gouffre, non ce que contient le gouffre : il contient du vide. La solitude, c'est ce vide. Un vide qui n'est pas rien. C'est de l'être – à ne pas confondre avec le néant qui n'existe pas, ni avec la vacuité. La solitude est un vide qui existe. Qui existe puissamment.

La solitude loge dans notre for intérieur. La solitude est une *contraction de vide* qui pèse au fond de soi et dont on cherche, bien entendu, à s'alléger. Une surabondance de vide qui ne trouve pas d'issue.

La solitude est en nous, plus qu'un impondérable, une *absence pondéreuse*, compacte, harassante. Nous n'avons vraiment à nous que la solitude.

Qui n'a dit un jour : « La solitude me pèse » ?

Je dis, vous dites communément : « Dans la solitude... » C'est une erreur que nous faisons : la solitude est au-dedans de nous. La solitude est un contenu, pas un contenant. La solitude est un contenu qui endolorit son contenant. Le contenant, c'est

notre corps.

La solitude c'est, au cœur de nous, un *cœur d'absence* qui étrangement bat, palpite, même bat à se rompre à force d'appeler la présence.

Des profondeurs de l'absence, je crie. Vers toi que je ne connais pas – dont la présence me comblerait.

Je crève de solitude. Cela veut dire : la solitude me crève. Elle me transperce de l'intérieur. Prise à la gorge, je suffoque.

La solitude est un *vide pléthorique* qui distend son fourreau.

Nous ne sommes pas dans la solitude comme dans une tombe : au contraire, la solitude est en nous, dans une tombe. Pas comme dans – véritablement dans.

La solitude court en nous à *tombeau fermé*, si je puis dire : mon corps est un tombeau qui se développe au fil de l'âge pour envelopper une solitude grandissante ; mon corps est un péricarde pour les battements d'ailes ténébreux de ma solitude.

Mon corps et ma solitude se tiennent indéfectiblement ; l'un ne peut aller sans l'autre. « Je suis seul avec moi. »

Dans le *Livre de Job*, il est des demeures, des tombeaux appelés des *solitudes*.

~~

À tort, eût dit ma mère. Trois semaines avant sa mort, elle m'a offert un album : des numéros reliés de *La Vie Heureuse (revue universelle illustrée)*. Il couvre l'année 1904. Nous l'avions déniché ensemble dans une brocante et acquis pour une bouchée de pain. Les pages étaient écornées, certaines rongées. Mais.

— Un titre pareil, ça ne se laisse pas passer ! avait dit ma mère en découvrant l'album. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

Depuis quelque temps, elle sentait la mort venir. Souriant

tristement :

— Je veux que ça te revienne, Colombelle.

L'album est posé sur une commode, près de mon bureau. Il m'arrive d'y poser la main. Soulever la couverture me paraît dérisoire. Je caresse la reliure au dos de toile vert céladon, aux plats de papier vert veiné de mauve. Je promène un doigt sur le titre en lettres anglaises, comme si je lisais du Braille – ou à la façon dont j'effleure le tapis de graviers blancs sur la tombe de ma mère alors que me revient une phrase coutumière dans le village natal quand on y entend sonner le glas : « Bah ! elle est plus heureuse là où elle est, elle a cessé de se sentir seule. »

Ce matin, j'ouvre *La Vie Heureuse*. En hésitant. Mon regard se pose sur un visage gracieux émergeant d'un col de cygne et d'une silhouette longiligne vêtue d'un peignoir blanc fluide, drapé en biais ; la femme *heureuse* vante la poudre de riz vanillée qu'elle tient dans la main gauche, tandis que la droite freine à peine l'envol d'une houppette en duvet de cygne aussi.

~~

Tout est solitude. Rien, hormis la solitude. Mais comment dire la solitude humaine ? J'avoue d'emblée que je ne suis pas maîtresse des mots qui vont suivre : ils coulent de source. Plutôt, une lymphe couleur d'encre suinte de la paroi en peau qui limite la *demeure* que je suis pour ma solitude.

Cela, parce que je ne puis rien dire que je n'aie éprouvé. Éprouvé il y a du temps. *Du* temps a coulé en moi. Il est devenu *mon* temps – que j'exsude, et qui goutte en mots.

Si les mots coulent de source, ma pensée, elle, tâtonne. Je vois (physiquement, ai-je envie de dire) ma pensée tâtonner en avant de mots entraînés par le tâtonnement. C'est paradoxal. Mais le sentiment de solitude est paradoxal, contradictoire. Si je le suis à la trace, mes propos aussi auront l'air contradictoire.

Il se pourrait qu'ils ne soient pas tout à fait conformes à ce que j'aimerais qu'ils soient. Or, je dois suivre ma pente. N'empêche, j'aurai l'occasion de contrecarrer ma pente car écrire, c'est un mouvement de balancier. Toutefois la cause étant antérieure à l'effet, il est malaisé de remonter de l'effet à la cause.

Toujours est-il que, si à la fin de mon livre j'ai défini la *nature* de la solitude, je serai (peut-être) venue à bout de son *attribut*, c'est-à-dire de l'affect qui en découle ; j'aurai positivé le négatif, à savoir le *sentiment* de solitude qui me prive de la *vie heureuse* ; j'aurai substitué la grâce à la pesanteur.

C'est donc dans le souci de mon prochain (qui s'en moque peut-être) que j'entrepris, loin de la perception sensible et diverse que nous en avons – et qui évolue comme l'ombre sur le cadran solaire –, de définir le concept de solitude.

Je veux nettoyer le sentiment de solitude pour voir la solitude comme à travers une vitre transparente.

Cela dit, je me hasarde (irai de-ci de-là) dans une sorte de forêt hercynienne, en quête d'une clairière sacrée au bout du tracé minutieux.

Du fait que l'entreprise m'affole, j'ai besoin d'imaginer le lecteur et lui interdis de sauter une ligne. Enfin non. Qui m'aime me suive, comme on dit, car le lecteur aussi suit sa pente.

Pierrot, m'aimes-tu ? dis-je le soir, en rêvassant au clair de lune. (C'est la faute à ma mère qui, voyant l'oiseau menu et déplumé auquel elle avait donné le jour, m'a prénommée Colombelle.)

Je sais que je suis dépressive. Les dépressifs le sont pour cause de scrupule. Ma mère, dont je suis le portrait craché, fut dépressive avant moi. Dans ma famille, à peu près tout le monde est dépressif. Pessimisme atavique des Celtes : ils ont vu trop de bateaux partir sans revenir. Ils ont trop scruté la mer. Leurs yeux

sont devenus des *prunelles d'absence*. Ce qui n'empêche pas leur sang de bouillir très vite de colère. Trop vite.

Impatiente, quoique dépressive, j'agis sur des *coups de promptitude*, comme disait ma grand-mère Anna. Et mue par mon tempérament, j'écris de la même façon que j'agis. Ayant écrit un livre sur le deuil de la mère, je l'avais offert à mon frère. Anxieuse : « Eh bien ? — C'est toi ! » À propos de chacun de mes livres il s'est trouvé quelqu'un pour lâcher de la sorte : « C'est toi ! » Eh oui, les mots qui me viennent, dans l'ordre où ils viennent, c'est moi. Le moyen d'être une fée à dix lieues de sa baguette ? Mais bien que ce soit moi, cela me dépasse, je crois.

C'est donc dans un *coup de promptitude* que je décide de *tirer au clair la solitude*. Et c'est en m'exposant à un plus ou moins cruel « C'est toi ! » que je me lance dans la description d'un drôle de corps à l'intérieur de notre corps et dans l'examen du comportement de ce *bloc de vide* qu'est en nous la solitude. Ce faisant, je m'éloigne du « sociétal » privilégié de nos jours. Tant pis pour moi.

Les *coups de promptitude* proviennent de ce que dans un combat de forces opposées (le même qui anime le mouvement des électrons), l'une d'elles prend subitement le dessus sans raison apparente – ou plutôt avec une déraison flagrante. Vlan ! je vais parler de la solitude ! Surmonter les *coups de promptitude* exige une volonté surhumaine que je n'ai pas, que j'ai d'autant moins qu'une voix très humaine, quoique mystérieuse, me convainc qu'ils sont mûris de longue date. Les *coups de promptitude* me réussissent une fois sur deux. L'autre fois, ils me bourrent de remords et d'effroi qui me rendent plus dépressive encore. Les *coups de promptitude* ont un coût terrible pour la santé mentale. Je pourrais me soigner. Mais enfant j'ai appris de mon père, un apothicaire de la vieille école, à me méfier des médicaments. Adulte, refusant d'avaler des antidépresseurs, je reste avec ma